

est fort abusif et tout ce qu'il y a de peu marxiste de faire remonter à une conversation entre deux personnes sur lesquelles on n'a que des renseignements douteux.

Mais Jésus répond : « Vous avez mis de la sorte tout un appareil sur ce que j'ai dit, et je n'en veux pas. » La question pour Paul est alors celle-ci : ce ferment de renouveau que constitue l'enseignement de Jésus va-t-il rester soumis à la conscience individuelle, ces linéaments de pratique, sur lesquels Barbusse insiste tant, vont-ils se perdre dans les appréciations individuelles, dans l'anarchie ? Ou, au contraire, ne vaut-il pas mieux les faire servir à tous, par l'arrangement indispensable pour toutes tentatives d'ordre révolutionnaire, en un corps de doctrine solidement lié ? Mais Jésus ergote, Jésus se contredit en réclamant la Vérité, la Justice, l'Athéisme, tout comme un bourgeois ; il ne comprend rien à la division en classes, et au sens de l'évolution historique, il se conduit en pacifiste convaincu, et refuse de comprendre par quels moyens, que lui propose Paul, on doit amener la société à se transformer. Je passe sur toute la suite du discours de Paul ; celui-ci, sous la plume maladroite de Barbusse, définit ce que sera l'église catholique — plusieurs siècles après —, à l'époque où l'église catholique, par suite de bien des transformations sociales, chercha à étendre son pouvoir temporel aux dépens des empires déjà existants. Bien sûr que, dans ces conditions, Barbusse (Marx) n'a pas de peine à réfuter Paul ! Mais quelle est la valeur de cette réfutation ? Ce changement sur la terre que réclame Paul, « ce n'est pas un changement, rétorque Jésus, et tu te donnes beaucoup de mal pour rien ! » Ainsi le changement amené par l'église Catholique, et non par le véritable enseignement de Jésus, ne fut rien, ne signifia rien, selon l'aveu de Barbusse ; c'est ainsi que certains communistes croient que l'histoire marxiste ne peut être faite qu'à partir du Manifeste communiste.

Mais, Paul tient à son idée ; il conclut : « Tu ne sais pas ce que tu dis. Moi qui suis à la fois Juif, Grec et Romain, je suis plus fort que toi. » Jésus constate amèrement, dans son cerveau de petit paysan arriéré : « Il était de l'espèce des bâtisseurs, qui réussit sur la terre. » Nous répondons : « NOUS AUSSI. » Le communisme cherche à réussir sur la terre, la tactique communiste comprend les compromis nécessaires, la théorie marxiste évalue les situations en fonction de leur développement collectif et positif, pour l'avenir des sociétés, le matérialisme dialectique ne s'accommode pas des enseignements pleins du bon sens bourgeois et anarchiste d'un Jésus, mais il sait s'accommoder à l'occasion des œuvres des bâtisseurs !

Qu'on ne vienne pas dire que nous prenons parti pour Paul contre Jésus ; nous ne prenons parti pour

aucun de ces personnages. Mais l'étude nous apprend que l'empire romain bouleversé par de multiples causes, a trouvé dans la formation de la première église chrétienne, à la suite des enseignements de Paul en particulier, un appui, puis une sorte de successeur et de propagateur d'une nouvelle sorte de rapports sociaux ; cette église s'est beaucoup préoccupée de la question sociale — mais les assertions produites par les socialistes français du dix-neuvième siècle, qui ont insisté sur les ressemblances entre les origines du christianisme et la naissance du socialisme, sont erronées (2) quant à l'aspect économique, et contiennent une part de vérité quant à l'aspect mystique : cet aspect mystique, bonté, justice, vérité, etc..., c'est justement celui qui vient de Jésus. — Or, on sait quelle fut la réaction de Marx contre ce mysticisme social !

**

Dans un autre feuilleton : « L'exploitation de Jésus », Barbusse résume rapidement la partie critique de son travail, qui sera exposée dans « En suivant Jésus le juste ». Une fois de plus, on y trouve cette affirmation bien connue, que Jésus le Nazaréen et le Christ de l'Eglise Catholique font deux, et rien de plus, sinon cette affirmation gratuite que le Christ fut un révolutionnaire. Mais, admettons. Il s'agit pour nous, en 1927, de savoir s'il est utile à la cause du prolétariat d'exploiter à nouveau cette figure, et de connaître quelle est la répercussion de son évocation — et, enfin, de la relier à l'ensemble de la théorie idéaliste anti-marxiste que Barbusse ne cesse de développer aux dépens de l'idéologie communiste. L'art ne servira pas d'excuse ; il faut savoir rendre des comptes des idées intentionnellement propagées sous la sauvegarde du rationalisme bourgeois (3).

Pierre NAVILLE.

(2) Engels, Sorel, etc...

(3) Nous étudierons dans le prochain numéro : le public de Jésus. L'ensemble de la presse nous fournira une quantité d'arguments.

L'ÉTUDIANT D'AVANT-GARDE

Organe de la fraction des Etudiants communistes

Le numéro : 0 fr. 40

Adresser les commandes : 11, rue Gracieuse, Paris, où se trouve un dépôt permanent.

Chronique de la Vie bourgeoise

I. — « L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE »

Messieurs les intellectuels s'agitent et les voici qui hurlent à tous les échos que les pourboires que la bourgeoisie leur abandonne ne leur suffisent plus : ces Messieurs ne peuvent plus vivre. La surprise sera grande : « Quoi, dira-t-on, ces gens qui affirment vendre en un an 20.000, 30.000, 100.000 volumes se disent misérables : leur publicité ne serait-elle que mensonge ? » Et la bourgeoisie qu'ils servent et qui les méprise déjà, les méprisera davantage à les savoir si démunis.

Ingratitude du mauvais maître ! Il n'est pas de besogne basse que n'acceptent nos gens de lettres, il n'est pas de trahison à quoi ils se refusent pour servir leur patron : pendant la guerre, ils se vouèrent à la défense nationale ; dans la paix, ils sont les peintres aimables et les mainteneurs des mœurs bourgeoises, de Clément Vautel à Paul Valéry, du bidet au salon littéraire, c'est le même objet d'abdication qui triomphe ; on ne « fronde » même plus le pouvoir, on l'adule, soucieux uniquement de passer à la caisse... M. Jean Lefranc, dans le *Temps*, parle du « statut des travailleurs intellectuels » et dès la première phrase, écrite dans ce style magnifique-

ment pompier et qui sent sa race, dit-on, on découvre la noblesse de ses soucis : « Quelle place la République a-t-elle faite au poète ? Elle lui permet encore de chanter sous les ombrages d'Académus, mais le jardin des doctes et harmonieux entretiens, s'il fournit des fleurs, ne fournit pas de fruits. Or, le poète est un homme et même en République, un citoyen (lisez bourgeois) qui ne saurait vivre des seuls lauriers dont quelquefois, rarement, on le couronne. »

Voici donc le débat. L'écrivain, qui est l'employé bien stylé de la bourgeoisie entend recevoir un traitement digne de ses services ; le laurier (même le laurier-sauce!) ne lui suffit plus, et il demande sa part du lapin. La Société des gens de lettre s'agitent ; les vieilles perruques se révoltent. Que va-t-il se passer ? Ces Messieurs, imitant les méthodes du syndica-

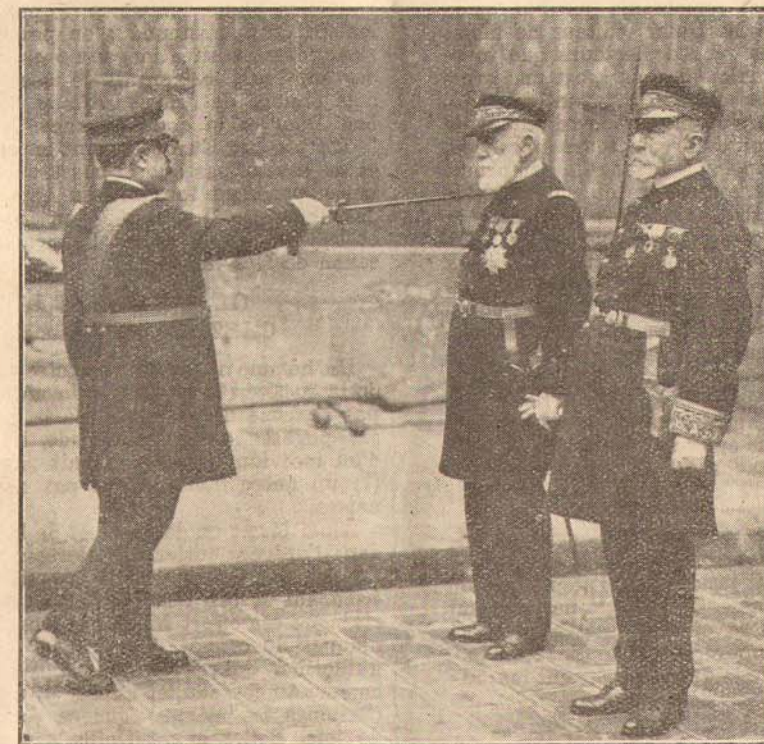
lisme révolutionnaire vont-ils organiser une grève générale et saboter leurs instrument de travail qui sont le journal, le livre et le Théâtre. La méthode serait bonne : si Paris demain se réveillait sans journal, si Vautel ne crachait pas son Film et Bailby son « heure nouvelle », le bourgeois moyen ne saurait trop sur quelle lumière guider sa marche ; si les théâtres, le soir, n'ouvraient pas leurs portes, où le gros industriel irait-il « reposer son esprit » de neuf à onze ?

M. Jean Lefranc, qui est certainement un chaud défenseur du capitalisme estime que le régime de la propriété, régime parfait en soi, doit être encore étendu jusqu'au domaine de l'esprit ou de ce qui lui semble tel : « La propriété artistique, la propriété littéraire, scientifique, que n'existent pas également. Les producteurs n'ont qu'une jouissance temporaire de leurs œuvres. Ces œuvres ne constituent pas un capital, puisque ceux qui les ont créées n'en ont pour ainsi dire qu'une sorte d'usufruit, quand ils en ont quelque chose. »

Cette forme de propriété qui manquait vraiment « au pays, on va la créer à coups de loi ; une Commission est déjà formée qui l'élabore sous la direction de l'auguste Edouard de Lyon, échappé de la chambre de sa pauvre maman. M. Thierry

Sandre (lire : cendre) est là bien entendu, représentant cette cohorte ignoble qui a nom : l'Association des écrivains combattants : « Ce littérateur leur apporte l'élan de sa jeunesse et les mérites de ses camarades qui témoignèrent, quand la France fut en péril, et qu'il la fallut sauver, que les faiseurs de contes et de poèmes savent être de virils citoyens donnant tout d'eux-même à la cruelle réalité. »

Voilà qui est bien parlé. Il est entendu qu'en cas de guerre, l'intelligence est mobilisée (voir projets Boncour), l'intelligence soutient le moral de l'arrière (s'il y a toutefois un arrière) ; donnant, donnant : nous sommes à vous, mais vous devez nous payer et nous bien payer ; à cette condition, nous sacrifions à « la cruelle réalité », comme y ont déjà sacrifié, en 14, MM. Thierry Sandre, Binet-Valmer, et aussi quel-



SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE :

Ces dégénérés oscillants sont les mêmes qui canonisent Nankin ; et dire que ces vieux imbéciles marchent pour rien !